

# La poésie est toujours debout

Autor(en): **Voisard, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **78 (1975)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685318>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Alexandre Voisard

LA POÉSIE EST TOUJOURS DEBOUT

*A la mémoire de Pablo Neruda*

Est-il rompu le champ du repos  
qui tenait coites les mâchoires de nos aïeux  
comme des souris ailées  
qui ne rêvent que d'obstacles  
est-elle battue la brèche  
où s'engouffraient en grappes  
nos vœux de longue haleine et de pain frais  
oh quelle loupote s'éteint  
dans le petit hameau de notre tête

« Menez les bœufs » disait-on autrefois  
« menez les bœufs à des prés plus intimes »  
et l'on tirait les bêtes par les cornes  
jusque dans les taillis où flottent les cotillons  
c'était notre folie de croire  
que le pardon couronne ces malicieux écarts

Ecoutez-moi braves gens  
il est temps que vous entendiez  
l'agneau qui est en moi  
vous parler le langage du loup  
faites taire vos fourchettes et ne pleurnichez pas  
en écoutant l'histoire que je vais vous conter.



*Ecoutez  
Hoooooooo... ho  
Hoooooooo... ho  
ainsi avions-nous coutume d'appeler  
si l'angoisse tout à coup nous prenait  
dans les dédales flous de la montagne  
puis le silence martelait nos tempes  
avec une violence d'horloge  
où sont passés les cavaliers ?  
et les coupeurs de lianes télégraphiques  
et les cueilleuses de baies avec  
leur fichu rouge et leur croupe nourrie ?*

*puis au loin on entendait  
une voix douce ho0000... ho  
et une autre plus basse hôôôôô... hô  
quelle musique séraphique  
qui effrayait tant les mésanges  
ah les amis n'étaient pas loin  
avec leurs longs cris rassurants  
ils peinaient nous peinions à nous rassembler  
mais quand enfin nous étions réunis  
épuisés d'orages sur la mousse  
hantés du froufrou délirant des rameaux  
écrasés d'obsédantes pensées et de veille  
quelles tendres morsures dans le cou  
Maria quels maquignonnages de vins  
sous les jupons Maria  
quelles agapes quel roulis*



*Vous rappelez-vous Maria  
en ce temps-là Hérode avait ordonné un recensement  
et nos ventres tressaillaient d'impatience  
parce qu'Eros se tenait  
d'une seule main à la flèche de la cathédrale  
la jeune sève nous brûlait comme des gerbes de paille  
on se regardait dans les yeux où sont les précipices  
nos désirs y tombaient victimes de vertige  
tandis que sous les gants nos doigts  
rêvaient de peau juste rétive  
vous vous souvenez bien sûr  
c'était durant les dernières vacances  
nous étions jeunes alors si jeunes  
que nos enfants sur leurs motocyclettes  
riaient de nos émois*

*mais ils se turent quand dans les garnisons  
les sergents se mirent à caresser le téton des grenades  
et quand ils virent les capitaines  
huiler l'œillet bleu de leurs armures*



Longtemps vous avez cru  
braves gens qui m'écoutez en vous tenant le ventre  
que notre corps se satisfait de glands  
pourvu qu'ils soient nombreux  
que les ivresses suffisent  
pourvu qu'elles y soient toutes  
à ramer sans cesse pour nos comptes à rebours

mais ce n'est plus possible  
on ne meut plus les trains à la glycérine  
on n'émeut plus les pauvres au vinaigre des mouches  
même si parfois l'on fait semblant  
de se boucher les oreilles comme les professeurs  
quand retentit l'ennui au fond des intestins

nous ne serons pas assez fous  
pour sauter sur vos chameaux en marche  
pour courir dans l'ombre de vos caravanes  
où nos chiens trépassent à l'odeur de vos pipes  
est-ce assez clair ce que je dis  
en chinois d'Epalinges pour vous piquer l'oreille

comprenez bien que la pomme rougit  
sans qu'on souffle dessus  
que la tripe est de Caen  
que le sang s'administre  
à chaque margoulin comme les sacrements



*... Mais ils se turent quand dans les garnisons  
les sergents se mirent à caresser le téton des grenades  
et quand ils virent les capitaines  
huiler l'œillet bleu de leurs armures*

*« avé ! ... avé ! ... salut ! »  
pour mériter ces clameurs  
il faut longtemps porter l'ancre à bout de bras  
la rose de braise sur son cœur enlisé  
il faut avoir  
soulevé une à une les écailles des caïmans  
pincé cent fois les lèvres molles du passé  
labouré secrètement les nuages à venir  
il faut avoir  
léché la langue des mères contumaces  
à l'instant où leurs cuisses désespérément  
battaient dans l'incendie des pages*

*petites filles petites filles  
écoutez bien ce que disent aujourd'hui  
les avoines sauvages qu'on fouette  
les bourgeons qu'on punit sous la cendre des guitares  
écoutez les cachalots expirant aux falaises  
ah comme la vie s'arrache petites filles  
comme la vie s'arrache à la hauteur des champs  
comme la vie tremble  
d'être cette lueur sous vos cils matinaux*



Ah mais vous continuez à sucer  
vos langoustes pendant que je vous parle  
à vous fouler l'auriculaire autour des coupes  
mais qu'est-ce que c'est que ce gazon  
qui prend dans vos gazettes  
quatre colonnes sur cinq  
pendant que je vous parle  
pendant que le lait coule  
du sein de la jeune mère  
et que l'agneau en moi se tait  
pour entendre le doux murmure des lèvres  
sur le tétin le tétin qui tressaille



*... Comme la vie s'arrache petites filles  
comme la vie tremble  
d'être cette lueur sous vos cils matinaux*

*encore un coup ?  
coup de feu  
ou coup de poing  
ou coup de gong  
ou coup de main  
encore un coup du ciel ?  
un coup d'éclat  
un coup de tête  
un coup de maître ?*

*ne me parlez plus de mourir  
encore une fois sur la pointe des pieds  
ne me demandez plus d'apaiser les bourrasques  
ni d'orner de pétales les billets d'amour  
ne me demandez plus où pissent les étoiles  
ni quels cerceaux étourdissent les cigales  
ni vers quels pétroles se hâtent les fourmis  
ne me demandez plus de crépir de sang l'aurore  
ne me demandez plus de mourir  
ne me demandez plus de naître*

*encore un coup de feu alors  
qu'on en finisse avec les épingles  
dans la gueule du taureau  
qui ne savait pas dire Hourra  
un coup précis et pur au centre du hublot  
où rouge explosera la rose*



*A ces mots  
Maria posa sa joue sur mes genoux  
puis comme les mois passaient elle se leva  
je lui dis  
« comme vous êtes belle Maria  
comme vos cheveux ont blanchi  
depuis l'année dernière où  
nous fêtions vos vingt ans  
à Alicante sous les eucalyptus  
comme vos seins se sont alourdis  
comme ils pèsent à ma mémoire fraîche  
oh comme vos rides  
parent joliment votre jeune front »  
« Ne soyez pas cruel, dit-elle  
vous voyez bien que les enfants nous écoutent »*

*et il fallut baisser la tête  
valser lentement dans les sous-bois  
pendant que les mitrailleuses  
crachaient au coin des rues  
je ne sais plus quels humiliants refrains  
et nous dansions petite fille  
et nous valsions mère-grand*

*« que mon ordonnance  
soit belle comme un confiteor »  
dit le docteur en se penchant vers elle  
« écartez-vous qu'elle respire »  
les soldats reculèrent de quelques pas  
elle respira encore à peine  
un souffle de paix passa  
qui nous fit sursauter tous  
c'était le deux juillet  
et les tilleuls mouraient  
sous l'averse d'abeilles*



Voyons braves gens  
ne bâillez pas davantage  
mesdemoiselles essuyez vos paupières  
mon histoire est finie  
ne la répétez pas surtout  
on vous prendrait par le collet  
en vous jetant dehors  
ou bien plus sottement  
on se rirait de vous  
la seule chose qui maintenant importe  
c'est que moi seul m'en souviene  
et ne l'oublie jamais  
ne l'oublie jamais ne l'oublie jamais.

*... C'était le deux juillet  
et les tilleuls mouraient  
sous l'averse d'abeilles.*

